

Brigitte VEPIERRE

ET SI LES ARBRES
PARLAIENT...

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

XXXXX

XXXXX

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-097-2

Dépôt légal : avril 2022

À Chantal

À vous tous

1

Sur la route étroite qui descendait du laboratoire, Hugo Rompsay sifflotait le cœur léger. Il avait enfin trouvé son cadeau pour Mathilde. Un voyage en amoureux sous les tropiques, personne ne refuse un tel dépaysement. Il ne devait pas rater son coup car, depuis quelque temps, il la sentait morose. Son départ à la retraite l'avait écartée de ses amies et elle finirait par s'ennuyer après le rangement qu'elle s'était imposé. Il devrait rentrer plus tôt, la sortir, l'emmener à des spectacles. Il oubliait souvent ces détails du quotidien, surtout depuis qu'il travaillait sur son projet qui allait enfin aboutir.

Perdu dans ses réflexions, il freina brusquement. Derrière le virage, une berline noire bloquait le passage. Surpris par l'obstacle, Hugo s'arrêta à quelques mètres du véhicule. Aucune signalisation, personne au volant ni sur le bas-côté, le pare-brise était intact, pas la moindre trace de freinage.

Au dessert, il annoncerait sa promotion. Il avait dû batailler sévère, pendant six mois, pour obtenir les fonds nécessaires à ses expériences. Sa découverte allait révolutionner le monde et aura un impact énorme sur les finances du laboratoire et sa réputation. Il y travaillait depuis des années.

Tout bien réfléchi, en parler ce soir serait prématuré. Pour Mathilde, il était un commercial. Elle ignorait son statut de chercheur. Cette situation lui pesait, mais il mentait depuis son arrivée dans l'entreprise et préférait se taire encore jusqu'à une réussite totale. Ébruiter une telle avancée dans la neurobiologie végétale nécessitait une mise au point sérieuse et une sécurisation des données à toute épreuve. Il aurait aimé en débattre avec Akihiko Ito, son alter ego japonais qu'il devait rencontrer le mois prochain.

— Je vais être en retard chez le traiteur, pensa-t-il en sortant de sa voiture, pourvu qu'il soit encore ouvert.

Avec précaution, il ferma sa portière et s'approcha de la berline qui barrait la route en regardant autour de lui avec méfiance. Il jeta un œil dans l'habitacle. Quelque chose clochait,

l'absence d'un chauffeur ou d'un passager l'inquiétait. Les vitres étaient baissées et le clignotant fonctionnait encore, comme si les occupants venaient de quitter leur véhicule. Comment le déplacer ? Les clés n'étaient plus sur le tableau de bord et personne ne prenait jamais cette vicinale !

Les sens en alerte, il amorça le tour de la voiture en évitant les gravillons, prêt à se défendre contre un ennemi potentiel. Comment passer s'il ne trouvait personne dans les alentours ? s'agaçait-il en avançant, quand il se retrouva nez à nez avec le canon d'une arme à feu. L'homme qui le tenait en joue lui ordonna de mettre ses mains sur le coffre sans essayer de fuir, au risque de se faire trouer la peau. Hugo obtempéra, il n'avait pas le choix. Un deuxième homme approcha qu'il reconnut aussitôt : Milan Balakova.

En décembre dernier, cet escroc lui avait proposé une somme exorbitante pour ses recherches. Truand patenté, il recrutait les meilleurs scientifiques pour des trusts et leurs projets pharaoniques. Hugo se méfiait. Cet homme était une sangsue, un bon à rien qui profitait du travail de son jumeau, l'excellent chercheur en neurobiologie végétale Sergueï Balakova.

— Bonsoir Romsay. Où courez-vous ainsi ?

— Je rentre chez moi, répliqua Hugo Romsay.

— Pas ce soir ! Désormais, vous êtes sous ma protection.

— Pas besoin de votre protection.

— Ts, ts, ts, vous le savez. Je ne peux pas laisser l'un de nos plus grands neurobiologistes se perdre dans la nature. Vous allez rejoindre Sergueï dans le meilleur labo du monde, et ensemble, vous accomplirez des merveilles...

— De quel droit ? hurla Hugo que le premier homme venait de plaquer sur le coffre en lui attachant les mains derrière le dos.

— Quand notre projet aura abouti, vous me remercirez.

— Le projet n'aboutira jamais, ça tu peux me croire, grommela Hugo en se débattant comme un beau diable quand un violent coup de crosse sur la nuque le plongea dans le chaos.

2

À dix ans, Mathilde avait entendu les arbres parler. Elle enterrait une lettre au pied de son hêtre préféré, et il lui avait demandé à qui transmettre ces mots. Assise entre ses racines où elle aimait se réfugier, elle avait répondu sans s'étonner :

— À Dieu ! Toi, avec tes longs bras, tu atteindras le ciel facilement.

Des gloussements avaient ruisselé au-dessus d'elle, les arbres riaient en agitant leurs ramures.

— D'accord, Petite, je les porterai à Dieu.

De bonheur, elle avait étreint le tronc rugueux de son ami et reçu en retour une caresse de ses branches les plus basses.

À soixante ans, Mathilde Rompsay n'y croyait plus, elle avait dû rêver, elle était si petite à ce moment-là et elle aimait tellement se raconter des histoires. Ça ne pouvait pas exister...

Elle s'amusait de ce souvenir très précis qui s'imposait à sa mémoire quand elle jardinait, comme si la petite Mathilde de dix ans la mettait au défi d'essayer. N'importe quoi, se disait-elle en enlevant son blouson, j'ai autre chose à faire. Le soleil couchant inondait la cuisine, des rayons orangés se réfractaient sur les murs. Une véritable symphonie qui disparut à l'instant même où l'astre plongeait derrière la haie.

Elle se prépara un thé en organisant sa soirée d'anniversaire. D'abord allumer une flambée, sortir les bougies et enfin dresser la table. Ensuite, elle choisirait sa tenue. Elle commença par remplir le panier à bûches.

Le jet brûlant de la douche détendait ses muscles endoloris. Elle était rassurée, ses plantes n'avaient pas souffert de l'hiver. Les tiges fragiles étaient blotties sous une bonne couche de feuilles mortes qu'elle avait épandues à l'automne, comme on enfile un cache-nez pour éviter un coup de gel tardif.

En sortant de la douche, elle essuya le miroir et s'examina. Ce soir, elle fêtait son anniversaire. Eh oui ! se dit-elle, c'est dur de vieillir, tandis que la buée floutait son reflet.

Dans la penderie, elle choisit une robe parmi les trois ou quatre qu'elle possédait, les jeans avaient sa préférence. Mais pour une soirée en amoureux, un décolleté serait du plus bel effet, comme cette petite bleue à bretelles. Elle voulait réveiller la libido de son mari. Depuis qu'il avait postulé à ce laboratoire, Hugo parlait peu, rentrait tard, il était toujours fatigué et ne lui avait présenté aucun de ses collègues. Elle ne s'en plaignait pas, mais le soupçonnait de lui cacher des soucis. Elle jeta son peignoir sur le lit et enfila la robe. Parfaite pour leur soirée, se rassura-t-elle en tournoyant devant le miroir. Un tombé impeccable. Ses séances de gymnastique la récompensaient de son assiduité. Elle n'était pas si mal pour son âge, se rassura-t-elle en se maquillant légèrement. Elle compléta sa tenue d'un collier de perles.

— Soixante ans ! C'est fou comme le temps passe.

Hugo avait promis de rentrer tôt. Il apporterait le repas commandé chez un traiteur. Elle jeta une nappe brodée de bleu sur la table, posa le chandelier au centre et dressa le couvert. La flambée diffusait une chaleur agréable. Les bougies allumées, le lustre éteint, le scintillement des petites flammes et le rougeoiement des braises isolaient la table dans un halo tamisé. Rapprochant le canapé, elle posa un CD dans le lecteur. Simon & Garfunkel qu'elle avait retrouvé pendant le déménagement, six mois auparavant.

Quand les cloches sonnèrent huit heures, elle sursauta et scruta la rue éclairée par un seul lampadaire derrière le rideau de la cuisine. Pas un chat ni une voiture, tous déjà claquemurés chez eux.

— En retard, s'agaça-t-elle en composant le numéro d'Hugo dont la boîte vocale l'invita à déposer un message.

L'attente la rendait nerveuse. Les questions se bousculaient. S'il lui était arrivé quelque chose ? Une panne, un accident ? Qui prévenir, qui l'aiderait à le retrouver ? Il avait bien dit qu'il serait là pour dix-neuf heures trente.

Dix fois, elle vérifia sa messagerie, le branchement du téléphone, sa tonalité, sans la moindre idée du nom du client qu'il devait visiter. Pour s'assurer qu'il avait pris livraison de la commande, elle appela le traiteur, mais à cette heure, personne ne répondait plus.

Quand huit heures trente sonnèrent, elle souffla les bougies à demi consumées et remit une bûche dans la cheminée. Pour combler le silence angoissant, elle relança le CD et patienta.

L'aurait-il oubliée ? S'il avait besoin d'aide, il aurait téléphoné. Que des clients retiennent leur fournisseur plus longtemps que nécessaire, était habituel. Néanmoins, elle refit son numéro et tomba à nouveau sur la messagerie.

À neuf heures, elle déboucha le champagne. Après tout, c'était son anniversaire et on dit que cela fait venir les retardataires. S'en versa une coupe et dégusta le nectar en prononçant un vœu.

Elle rêvait de marcher sur les chemins de Compostelle. Son périple débiterait à Pons, haut lieu de pèlerinage. Elle traverserait la Gironde à Blaye et filerait jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. Quelle magnifique balade en perspective !

Elle marcherait seule. Hugo n'aurait ni le temps ni l'envie de l'accompagner. D'ailleurs, il devrait être là, paniqua-t-elle en vidant sa seconde coupe. Elle recomposa le numéro et tomba à nouveau sur la messagerie.

En allumant le lustre, le romantisme de la soirée s'évapora et afin de combler le silence angoissant, elle relança une nouvelle fois le CD pour taire son impatience. Ne débarrassa pas la table, Hugo arriverait certainement d'un moment à l'autre. Puis, se lova dans le canapé auprès de la cheminée où, fascinée par les soubresauts des flammes, elle s'endormit.

3

Il était cinq heures du matin quand le lieutenant Renoir se présenta sur le lieu de l'accident. Mal réveillé, les cheveux plaqués par une douche hâtive, il frissonnait. Sa nuit avait été courte. Le concert résonnait encore à ses oreilles, un collègue grippé lui avait cédé son billet, une occasion inespérée à ne pas rater. Du rock comme il y avait longtemps. Exactement depuis qu'il était marié avec Geneviève qui détestait ce genre de spectacle. Maintenant qu'ils divorçaient, il n'avait plus à s'en priver. La soirée s'était poursuivie dans un bar avec des gars remontés comme des horloges après un concert aussi tonique. Sauf qu'il n'avait plus le même âge et que le lendemain matin, le réveil avait été difficile. Un mal de crâne lui comprimait la tête, malgré l'aspirine avalée quand le téléphone avait sonné.

D'une humeur de dogue, il salua les gendarmes qui lui résumèrent la situation : un véhicule calciné dans un fossé et un corps à quelques mètres sans papiers d'identité ni carte grise. Investi de l'enquête, Renoir téléphona l'immatriculation au bureau en réclamant le nom du propriétaire. Dans l'attente d'une réponse, il tourna autour de la voiture, le front plissé. Quelque chose le préoccupait. La trace des pneus, l'emplacement du break, et surtout la position du chauffeur éjecté qui ne collait pas.

— Une mise en scène lui souffla son acolyte. Le corps a été déplacé. Des traînées là...

— Même constat, approuva Renoir.

À la réception des coordonnées, il envoya deux gendarmes chez un certain Hugo Romsay qui habitait dans le village voisin. Le clocher sonnait six heures quand ils toquèrent au domicile. Personne ne répondit, mais une lumière brillait dans la maison. Ils insistèrent jusqu'à ce qu'une femme ensommeillée apparut à la porte, enfilant un peignoir sur sa robe légère.

— Madame Romsay ? Nous pouvons entrer ?

— C'est pour quoi ? s'affola-t-elle devant les uniformes.

— Votre mari. Un accident cette nuit.

— Il est blessé ?

Le gendarme reprit son souffle et répéta.

— Nous pouvons entrer ?

Mathilde comprit que le pire était à venir. Elle les invita à s'asseoir dans la cuisine.

— Je suis désolé, Madame. Il n'a pas survécu.

— Il est mort ? balbutia-t-elle effarée.

Les mots restèrent en suspens dans le silence. Machinalement, elle prépara le café pour ne pas hurler sa douleur. La tête ravagée, elle revit la table avec les bougies, la flambée qui crépitait en attendant Hugo. Secouée par un sanglot, elle se retint à l'évier.

— Où ? murmura-t-elle.

— Sur la route du laboratoire. Un virage trop serré, et...

Elle l'arrêta. Préférait ne pas savoir. La cafetière glougloutait bruyamment.

— Quelqu'un à prévenir ?

Quelqu'un ? Les parents d'Hugo étaient morts, les siens aussi, un point commun qui les avait jetés dans les bras l'un de l'autre. Leurs amis vivaient ailleurs. Oui, les avertir et ne pas oublier sa sœur Agathe.

— Je m'en occupe, lança-t-elle dans un souffle.

— Le lieutenant Renoir vous appellera dans la matinée.

Un lieutenant ? s'étonna-t-elle en versant le café d'une main tremblante. S'en servit une tasse pour exorciser le cauchemar et proposa du sucre. Embarrassée par sa tenue incongrue, elle devança leurs questions.

— C'était mon anniversaire. Il avait promis de rentrer tôt. J'ai attendu et je me suis endormie sur le canapé.

Après le départ des gendarmes, Mathilde demeura prostrée devant la fenêtre de la cuisine, quand soudain une phrase revint à sa mémoire : « Sur la route du laboratoire, un virage trop serré ». Le policier s'était tu lorsqu'elle l'avait arrêté d'un geste.

Elle ignorait qu'Hugo travaillait la nuit.

4

Depuis le mois dernier, Mathilde Rompsay profitait de sa retraite et jouissait d'une totale liberté. Quand le lieutenant de police, un certain Marc Renoir se présenta au téléphone et lui demanda de rester à sa disposition pour l'enquête, elle se sentit agressée, bloquée chez elle, séquestrée dans une région où elle ne connaissait que les commerçants du village.

Il l'attendrait le lendemain à onze heures. À la morgue, précisa-t-il. Identification de la victime. Lui donna l'adresse. Elle n'entendait qu'un mot sur deux, ses oreilles bourdonnaient et elle se retint au mur en insufflant un peu d'air pour oxygéner son cerveau. Pourquoi n'avaient-ils pas transféré Hugo dans une maison funéraire ?

Elle appellerait Agathe plus tard, elle n'avait pas envie de la voir débouler chez elle. Un véritable rouleau compresseur qui voudrait tout gérer, préparer les funérailles, commander le cercueil. Elle refusait, elle n'était pas prête. Irait d'abord à la morgue pour s'assurer que son mari était vraiment mort. Quelque chose en elle résistait. C'était trop brutal. Il lui fallait du temps.

Après cet appel, elle sortit et marcha dans la campagne pour chasser l'angoisse qui lui tordait le ventre et retrouver sa lucidité avant d'affronter une réalité traumatisante. Elle parla aux arbres, les caressa en pleurant sa douleur. Le bruissement de leur feuillage apaisa peu à peu son tourment.

Au retour, elle tituba jusqu'au canapé, s'y allongea comme la veille, et rembobina le film de cette soirée ratée : la flambée dans la cheminée, les bougies allumées, cette intimité élaborée avec soin. Elle aurait dû le retenir plus souvent. Elle l'aimait et ne pourrait jamais vivre sans lui, pensa-t-elle en sombrant dans un sommeil agité.

5

Le courant d'air piquait devant le bâtiment et Marc Renoir remonta le col de son blouson. Il ressassait les dernières informations en sa possession pour oublier ses propres soucis. Son divorce s'annonçait mal. Geneviève, son épouse, ne lui concéderait aucune excuse. Elle lui reprochait ses horaires et était convaincue qu'il la trompait.

Cette enquête lui permettait d'oublier son ressentiment. Le véhicule de Rompsay au fond d'un fossé, son corps éjecté, ça paraissait trop simple et ressemblait au scénario d'une mauvaise série. Pour l'identification, il rejoignait l'épouse à la morgue. Une corvée dont il se passerait bien.

Une rencontre douloureuse. Vêtue d'un long manteau noir sur un jeans, une écharpe autour du cou, Mathilde Rompsay avait la démarche hésitante et le visage défait. Sous les rafales, ses cheveux blancs cachaient des yeux bleus qui quémandaient un encouragement.

Renoir lui présenta ses condoléances et la guida dans une salle où le corps, couvert d'un drap, gisait sur une table. Un néon puissant éclairait la scène effaçant le moindre recoin d'ombre dans un silence que le cliquetis des réfrigérateurs rompait à peine. S'armant de courage, elle inspira, releva la tête et s'étonna en voyant les pieds du mort. Ce n'étaient pas ceux d'Hugo.

Avant de découvrir le cadavre, le médecin légiste demanda son accord. D'une voix blanche, elle acquiesça et il souleva le drap. Abasourdie par la vision d'un visage inconnu, malgré l'avertissement des pieds, elle tressaillit et murmura un non à peine audible.

— Sûre ? insista Renoir que cette réponse n'étonnait pas. Il sentait depuis le début que cette histoire allait être compliquée.

— Sûre ! murmura-t-elle soulagée.

Renoir l'avait escortée jusque là et il se tenait derrière elle. Alors, puisque personne d'autre ne viendrait, elle posa sa tête contre son épaule. Renoir se raidit pour ne pas l'étreindre. Son

parfum lui montait aux narines et ses larmes mouillaient son blouson pendant qu'il lui tapotait le dos.

— Mon mari ? chuchota-t-elle.

— Je ne sais pas, avoua-t-il.

Il la raccompagna jusqu'à sa voiture et, avant qu'elle démarre, lui demanda un numéro de téléphone.

— Vous croyez qu'il est vivant ?

— Je l'ignore, mais restez à notre disposition. Je vous rendrai visite demain. Quelqu'un va vous rejoindre ?

— Non. Merci, lieutenant.

Il la regarda partir. Il l'interrogerait lui-même. Il voulait revoir cette femme, son désarroi le touchait. Cela ne lui était jamais arrivé, surtout dans un lieu aussi sinistre qu'une morgue.

6

Ils s'étaient retrouvés chez Mathilde Rompsay pour une perquisition que Renoir mena avec tact, le déploiement des gendarmes sur la propriété fut discret. Rien n'avait filtré dans les médias, mais on soupçonnait un enlèvement. La voiture d'Hugo Rompsay n'aurait jamais dû sortir de la route à cet endroit et des traces de pneus attestaient la présence d'un autre véhicule. Restait le problème du mort à la morgue.

Dès le seuil, l'intérieur douillet avait saisi Renoir. Le poêle à bois diffusait une ambiance chaleureuse. Il avait toujours rêvé d'une cheminée, mais Geneviève n'aimait pas. Trop de poussière, arguait-elle.

- Désirez-vous un café ? demanda Mathilde.
- Après, s'il vous plaît.
- Je vous attends.

Dans la cuisine, le bahut était rempli de Limoges, des nappes et des serviettes alignées en bon ordre dont il souleva les piles pour vérifier qu'elles ne cachaient rien. Dans la chambre, il tira les tiroirs d'une commode avec le sentiment de violer l'intimité d'une femme qui le séduisait. Il était mal à l'aise. C'était la première fois. D'habitude, il les vidait au sol sans état d'âme. Il huma le parfum musqué qui se dégageait des dentelles et ferma les yeux. Que lui arrivait-il ?

Geneviève adorait ce genre de lingerie.

Il marqua une pause devant la fenêtre donnant sur le jardin. Dans la plate-bande, quelques tulipes fleurissaient. Son épouse réclamait une existence normale, dans une maison normale où ses enfants ne trouveraient jamais une arme cachée dans un placard. Elle refusait ses excuses, ses heures d'enquête, les perquisitions qui s'éternisaient pour appréhender des délinquants, la traque pour déloger un suspect. Ces attentes avaient laminé sa patience. Elle lui avait posé un ultimatum : il démissionnait ou elle le quittait.